

Duo Duo

L'auto-stoppeur

traduit par Geneviève Imbot-Bichet

Un soir, au crépuscule, la veille de Noël, je végétais sur le bord d'une route — une station-service dans un petit village du nord de l'Angleterre. Chaque fois que l'ombre d'une voiture apparaissait sur la crête de la route, je me mettais à agiter la main, pouce vers le bas. Quatre heures passèrent ainsi, durant lesquelles j'avais bien dû faire une dizaine de tentatives où mon geste, pour moi, n'avait d'autre sens que : dépêchons-nous, rentrons vite à la maison, hâtons-nous de nous retrouver tous ensemble.

Si ce matin j'avais quitté Londres, c'était uniquement à cause d'un coup de fil que j'avais reçu en pleine nuit. Un coup de fil de Xiao Feng, étudiante chinoise vivant actuellement en Écosse. « Grand frère Li, m'avait-elle dit, si aujourd'hui tu ne viens pas me voir, ma vie est terminée. » Elle avait aussitôt raccroché. Ne sachant que trop le sens de ces mots, aussitôt le jour levé, je m'étais mis en route. Mais pour commencer ne parlons pas d'elle, mais de moi. Depuis deux semaines, les quelque deux cents étudiants avaient déserté les dortoirs de ce bâtiment de treize étages. J'avais l'impression, tel un dieu, de déambuler dans ce vide immense, très attentif au bruit de l'énorme trousseau de clefs que j'avais dans ma poche. A chacun de mes pas, elles semblaient me susurrer : tu es tout seul, tu es vraiment tout seul, où que tu ailles, tu es tout seul. Chacun de mes pas me répétait que c'était une route sans fin.

Xiao Feng, elle, était une jeune fille née dans les années soixante, qui avait un accent du nord-est de la Chine à couper au couteau. Nous ne nous étions vus qu'une seule fois. C'était l'an dernier, lors d'un voyage en Écosse où je me rendais pour régler une affaire. En passant devant le cinéma, dans ce petit bourg écossais, Xiao Feng ne s'était pas trompée, quand elle m'avait demandé : « Tu es chinois, n'est-ce pas ? » Elle portait à l'épaule une boîte de pipa. A ses heures perdues, elle faisait partie d'un groupe de théâtre. Des larmes avaient jailli de ses yeux lorsqu'elle m'avait entendu lui répondre, avec un fort accent pékinois : « Tu ne t'es pas trompée. » Depuis deux ans et demi, elle n'avait pas vu un seul Chinois du continent. Dès lors, elle n'avait plus cessé de me téléphoner :

« Grand frère Li, viens me voir, je te préparerai des raviolis chinois. Grand frère Li, je t'en supplie, aide-moi, j'ai l'impression de vivre dans une prison. »

Parfois il m'arrivait de lui répondre : « Mais trouve-toi donc un Écossais ! »

Et c'est pourquoi je me retrouvais, pour aller la voir, à faire du stop, économisant ainsi trente livres. Je savais très bien que si je n'allais pas la voir, de toute façon elle ne sauterait pas par la fenêtre. Mais, après une longue nuit de Noël passée à veiller, je n'avais pas envie de la trouver changée. J'espérais tant qu'elle

serait exactement comme je l'avais vue la dernière fois, je ne souhaitais nullement qu'elle ait changé. Or le changement est fatal.

A midi une première voiture m'avait déposé près d'York. Je désirais poursuivre, toujours en stop, mais cela me sembla d'une difficulté insurmontable. Je me souvenais de Londres le dimanche matin, où régnait un calme absolu, uniquement perturbé par les merdes de chiens. Alors tenter de faire du stop une veille de Noël devenait une vaste plaisanterie. Fort heureusement, un policier à la fois très jeune et tout à fait charmant me prit dans sa voiture de police. Mais en moins d'une heure il m'avait ramené dans un endroit encore plus près de Londres et beaucoup plus éloigné de l'Écosse.

« Je veux me rendre en Écosse.

— Je me moque complètement de savoir où tu vas, mais il est strictement interdit de faire du stop dans une station-service. »

Voilà comment je me suis retrouvé là, devant une station-service, après être sorti du poste de police. Où voulez-vous que les voitures s'arrêtent en dehors des stations-service ?

Il faisait froid et humide, mes mains gelées étaient rouges et enflées, mon pouce était complètement séparé de mes quatre autres doigts, il ne bougeait plus. Une voiture passa si vite que c'est seulement quand elle fut loin que me parvint aux oreilles la petite phrase que le chauffeur avait prononcée par la fenêtre tout en baissant le pouce : « Désolé, mais joyeux Noël ! » Les derniers et pâles rayons du soleil couchant de l'hiver anglais avaient déjà disparu. Partout dans la campagne, on entendait tinter les cloches des églises, qui incontestablement avaient un sens positif : ce que tu espères finira par arriver.

Un gros camion rempli de paille ficelée apparut en haut de la côte. Le camion s'ébranlait doucement comme si le chauffeur avait déjà arrosé Noël. Je modifiai mon geste : tantôt j'agitais la main en balançant le pouce vers le bas, tantôt je l'agitais en balançant le pouce vers le haut, et, bien qu'il n'y eût rien là d'évident, le véhicule s'arrêta.

Le chauffeur, au large visage prolongé par une barbe grise, passa la main par la fenêtre : le pouce était tourné vers le haut.

« Excusez-moi, puis-je monter dans votre camion ?... »

Dès que j'ouvris la bouche, il dirigea son pouce vers le bas. Lorsqu'il entendit que je voulais aller en Écosse, il balança de nouveau son pouce vers le haut, déclarant qu'il était lui-même écossais. « Naturellement il faut que tu continues de faire du stop, car avec ce camion nous n'arriverons peut-être que demain matin à l'aube, en plus l'Écosse est grande. Tu sais, il faut vraiment être veinard pour rencontrer quelqu'un qui a pris la route une veille de Noël. Je pense que tu es un type qui a de la chance, tu es courageux, tu es chinois ? » Je lui donnai huit livres pour monter dans son camion. La cabine avant était déjà pleine, occupée par un gamin et un gros chien noir. Je me hissai dans la remorque et d'une pirouette je roulai au milieu des bottes de paille.

« Hé ho ! » me lança une jeune fille blonde, des écouteurs sur la tête, les mains derrière le dos. Je répondis par un petit son. J'eus juste le temps de voir son visage outrageusement maquillé et ses yeux cerclés de noir, qu'un autre « hé ho » jaillit des bottes de paille. Une autre jeune fille blonde leva la tête, avant de l'enfourer rapidement entre les jambes de cette autre jeune fille. Le camion se mit en route, les boucles d'oreilles de celle qui était à moitié assise se balancèrent.

Visiblement c'était un camion qui appartenait à une famille de paysans, vue la quantité de paille coupée, puis cerclée, qui y était entassée ; paille probablement destinée à nourrir le bétail pour l'hiver ou bien à servir d'engrais. Au moment où je me faufilais dans une brèche entre deux bottes, j'entendis le bruit retentissant du baiser qu'échangeaient les deux jeunes filles, bruit dont la sonorité était comparable à celui qu'on entend dans les supermarchés quand on décapsule une bouteille de lait au bouchon d'étain, ou à celui de l'avoine que l'on recouvre de lait chaud. A moitié enfoui dans la paille, j'éprouvais, intérieurement, une grande reconnaissance à l'égard des paysans écossais. Peut-être sa femme était-elle partie, il ne lui restait plus que son fils et son chien ; ou peut-être au contraire était-ce l'inverse, ils se pressaient pour la retrouver. Peu importe toutes ces suppositions, je lui souhaitais néanmoins, comme à tous ceux qui croyaient en Dieu et qui ce soir allaient fêter la nuit de Noël dans le monde entier, de retrouver une famille accueillante, et, tous s'asseyant à table ensemble, de déboucher le champagne, tandis que son épouse passerait les plats et que son fils « remercierait Dieu de la nourriture qu'il lui donnait » ; son chien s'endormirait le dernier. Je ne souhaitais à personne, dans n'importe quel pays du monde, de se retrouver seul ce soir.

Le postérieur de l'une des filles m'écrasait la main gauche, et, chaque fois que son corps, à cause des cahotements du camion, se balançait dans tous les sens, ma main était lourdement lacérée par la boucle de sa ceinture. La pointe d'une botte très travaillée se balançait dans mon champ visuel. Je fermai alors les yeux et j'éprouvai comme la sensation que mon visage était caché par une partie du corps qui allait des reins jusqu'au-dessus des genoux. Je ne sais pas si je comprenais bien, mais voici à peu près les mots dans l'ordre dans lequel je les entendis : « As-tu froid ? et toi ? je t'aime. Tu as froid hein ? Tu n'as pas froid ? Je t'aime. Tu as froid. J'ai froid. Je t'aime. » Le parfum des cheveux des jeunes filles se mélangea à celui de la paille, les champs de blé de chaque côté de la route baignaient déjà complètement dans l'obscurité...

En fixant ce ciel du nord de l'Angleterre sans la moindre étoile, je m'étais mis à compter : soixante-seize. Cette remorque de paille était, depuis que j'avais quitté la Chine, le soixante-seizième lit où je dormais. Parfois cela avait été pour trouver du travail, parfois tout simplement pour fuir un lit. Parfois il m'était arrivé de dormir à même le sol, parfois sur un canapé, quelques fois dans un lit à une place et d'autres dans un grand lit. « J'ai bien dû dormir dans au moins soixante-dix lits ! » avais-je dit à Xiao Feng au téléphone. « A quoi bon compter ? », elle avait ri.

Le rock and roll qui filtrait des écouteurs de la jeune fille semblait provenir d'une usine. On aurait dit le bruit qui s'échappe d'un atelier de moulage d'acier. Tels des oiseaux sur la branche, elles avançaient leurs grands cous au rythme de la musique et, lorsqu'elles haussaient leurs épaules, elles se frottaient mutuellement leurs joues l'une contre l'autre. Quand elles desserraient les lèvres c'était pour émettre des paroles incompréhensibles, suaves et douces : « C'est toi, c'est moi, c'est nous, nous deux, c'est une de nous deux, c'est tout... » A chaque cahotement du camion, les corps des jeunes filles, à moitié nus, enchevêtrés, semblaient, telle la lune, éclairer la campagne anglaise...

« Grand frère Li, personne en ce bas monde ne peut souffrir pour toi, il faut que ce soit toi qui souffres... »

Je me retournai. « Grand frère Li, viens vite, nous allons préparer des raviolis

chinois, la pâte et la farce, nous dresserons une grande table, nous mangerons, nous boirons, nous nous amuserons jusqu'au lever du jour... » Je changeai encore de position. Je pensais de moins en moins à l'endroit où j'allais, était-ce cette région que Xiao Feng m'avait décrite avec son lourd accent pékinois ?

Mes yeux furent éblouis par une aire de battage que les blés doraienent, le début et la fin d'une vieille histoire qui était complètement terminée, où seules restaient au milieu de l'image quelques femmes le visage intentionnellement penché, comme si elles voulaient me cacher leur sort. On aurait dit qu'elles avaient de lourds serments secrets à révéler tant leurs mouvements étaient raides et opiniâtres. Interdiction au temps d'avancer.

Je vis un garçon — c'était moi à huit ans — qui hurlait à pleins poumons, la bouche grande ouverte, vers ces femmes qui restaient impassibles. Aujourd'hui encore j'entends ce cri : « Je suis citoyen du monde. »

Je souris.

Je ne souriais pas parce que j'avais compris le sens de ce cri, mais parce que je l'avais mis en pratique et consacré en Angleterre. C'est pourquoi cet enfant de huit ans que j'étais trônait toujours dans la campagne dorée par les blés la bouche grande ouverte face à l'aire de battage. Peu importe l'homme que je suis devenu, l'enfant de huit ans que je fus vivra toujours, telle est la raison pour laquelle je garde toujours au cœur ce souvenir. En raison de la vie que j'ai eue par la suite, je consens simplement à modifier mon intention première, j'ai accepté quelques images totalement différentes : un groupe de gaillards, la tête complètement rasée, le torse nu ruisselant de sueur, vêtus d'un grand pantalon de coton noir, portaient un somptueux palanquin, d'où dépassaient les minuscules chaussures finement brodées d'une femme aux pieds bandés qui gémissait : « Grand frère Li, sauve-moi, je t'en prie ! » Peu à peu je sombre dans le sommeil, jusqu'à ce que je sois réveillé par les gémissements des jeunes filles.

Je me rappelle être entré dans un cimetière — endroit de mauvais augure, où j'étais resté planté devant une statue, sans vouloir m'en aller. C'était le tronc d'une gigantesque femme sans tête, dont le bras droit, duquel il ne restait plus que la moitié, et encore, enfoui dans son corps, avait dû être bien plus long que le gauche. Un petit bras qui sortait du sexe lui prolongeait le ventre dans une forme saillante, comme un poing qui tient fermement un pistolet. Sa jambe gauche courbée vers le haut s'harmonisait avec la position démesurément allongée de son bras droit. Ses orteils étaient extrêmement tendus, ses reins et son postérieur avaient une multitude de plis qui se répandaient et qui traînaient. J'avais fait trois fois le tour de cette statue lorsque je m'aperçus que c'était une pierre tombale, dont j'ai oublié l'inscription.

Le bruit si violent de la respiration des deux jeunes filles me ramena à la nuit de Noël. Lorsqu'elles faisaient quelque chose, elles le faisaient avec tant de soin et d'application que j'en connaissais forcément les moindres détails : la nuit de Noël on devait tous se sauver mutuellement. Ce soir, aucune des deux jeunes filles dans ce camion chargé de bottes de paille ne se trouvait dans une situation merveilleuse. Elles n'avaient ni famille, ni maison, et si elles faisaient inlassablement l'amour, c'était uniquement pour passer le temps. Comme pour moi les rêves. Dans mes rêves, les jeunes Anglaises ne me voyaient jamais. Si les deux jeunes filles faisaient l'amour à mes côtés, c'était uniquement pour attirer mon attention.

« Joyeux Noël ! Joyeux Noël ! Joyeux Noël ! Joyeux Noël ! »

Les deux jeunes filles s'assirent pour se souhaiter mutuellement bonne fête tout en tapant dans leurs mains.

Il était très exactement minuit.

De la cabine de pilotage arriva un « joyeux Noël ! ». Le chauffeur nous balança une bouteille de vin qui atterrit dans la paille. Les deux jeunes filles se précipitèrent pour la trouver ; leurs seins lourds et pendants suivirent la recherche. L'hôte étranger que j'étais goûta également le vin et le rouge à lèvres qui entourait le goulot de la bouteille. Le vin était fort, je ne réussis pas à voir la marque. Le bruit des cloches des églises qui tintaient dans le lointain se propageait, insouciant. Je ne sais si c'était pour bénir le monde, mais il en avait réellement besoin, de cette bénédiction, le monde. Les deux jeunes filles s'embrassèrent, mais pas moi. Lorsqu'elles se serrèrent dans les bras l'une de l'autre avec énergie, le vernis de leurs ongles brillait tant que l'on aurait dit des yeux.

Je me retournai. J'entendis alors le chien qui aboyait de joie dans la cabine à l'avant. Il aboya un bon moment. Je mourais d'envie de le prendre avec moi à l'arrière pour le serrer dans mes bras, lui caresser la tête, lire dans ses yeux ce qu'il avait au fond du cœur. Je n'avais encore jamais réellement compris les pensées d'un chien. Les deux mains croisées derrière la tête, la voix d'un ami résidant depuis longtemps à l'étranger me revint en mémoire : « Je pense que je me ferai réfrigérer, pour revivre peut-être vingt ou cinquante ans plus tard. Je ne veux pas, jusqu'à cet instant, ouvrir les yeux, peut-être qu'ensuite je n'aurais plus envie d'ouvrir les yeux. » Sous l'effet du vin, les deux jeunes filles s'étaient calmées, elles s'étaient endormies, tels deux gros morceaux de bois tranchés à l'horizontale. Elles s'étaient séparées, l'une d'elle avait ses doigts posés sur ma jambe. Il me sembla que le camion s'arrêtait, j'eus vaguement l'impression que le chauffeur sautait du camion ; il tapa des pieds, marmonna quelque chose, puis la nuit tomba. Un moment plus tard, je m'aperçus que j'avais dormi. Lorsqu'une main saisit ma main, le camion s'était remis en route.

Laquelle des deux était-ce ? Elles se ressemblaient tant. Elles avaient toutes deux de grandes jambes, étaient costauds et peu attirantes, avec un visage robuste planté d'un nez de cheval. Je pensais que c'était celle-ci, dont le bout du nez tremblait toujours lorsqu'elle parlait, comme si cela l'aidait à trouver ses mots. Je repoussai sa main, avec moi elle se méprenait. Cette main remonta mon corps, me carressa la mâchoire inférieure, puis le nez — cette partie du nez où l'os s'affaisse, longuement, avec cette sorte d'intérêt qu'on a pour les devinettes. Je voulus me tourner, mais sa main cacha mes yeux. Elle semblait un peu honteuse, peut-être craignait-elle de voir mon visage ? Ce corps se colla contre le mien, un corps en réalité très calme, peut-être même trop détendu. J'apprenais par expérience, exactement comme un aveugle, j'avais oublié pareil postérieur de femme depuis déjà longtemps. Jusqu'à présent je ne savais pas que l'Angleterre avait un physique. Même si dans les rues de Londres se promenaient un nombre inouï de jambes toutes également d'une beauté parfaite, je préférerais néanmoins regarder les mannequins en bois et sans cheveux que je voyais dans les vitrines, ils inspiraient davantage mes rêves. Alors que les humains ne les inspiraient pas du tout. En Angleterre, les limites entre les êtres humains étaient parfaitement bien tracées. Lorsque j'étais en cours d'anglais, la vingtaine de mes camarades de classe se divisait, avec un

naturel époustouflant, en deux grandes tables de travail, dans un ordre à tout jamais immuable, une table de têtes blondes, une table de têtes brunes. Personne ne voulait se tromper de place.

Mais ce corps semblait me dire : je ne suis pas vrai.

Je n'ai pas senti ce mélange de parfums entre la paille et les cheveux de la jeune fille, je n'ai réussi désespérément qu'à flairer une sorte de peine affligeante. Ce corps était accablé de tristesse. Après une violente étreinte, les corps se relâchèrent — comme s'ils avaient déjà attendu trop longtemps. J'en fus ému. L'expérience me permettait la comparaison. Je n'avais pas l'impression d'avoir couché avec une fille simple et stupide. Peut-être devenais-je déjà trop vieux, puisque j'éprouvais une sorte de sympathie pour ce corps qui ressentait de la fatigue comme après un long, très très long voyage. Ou peut-être étais-je encore trop jeune, puisque ce corps ne rêvait déjà plus. Elle se colla vraiment tout contre moi, c'était trop.

Il suffit de donner très peu à l'autre ; l'exigence d'un être envers autrui n'est pas énorme, il suffit d'un peu, c'est tout. Ce corps n'avait pas pour but de s'amuser avec moi, mais seulement de me réchauffer, de me dire que les hommes entre eux étaient ainsi. Nous nous sommes mutuellement tapoté le corps : merci. Merci aussi. Il était programmé que nos corps s'enlacceraient en cette froide nuit, le message de Noël nous passait dans le corps pour irriguer nos veines. Il n'était pas prévu qu'en cette nuit circulerait dans un camion rempli de paille un être complètement seul...

J'interprétais ainsi les caresses infatigables de cette main bienfaitrice, tandis que sa langue effleurait déjà mes lèvres, et que ses jambes me serraient très très étroitement. Sa main restait sèche ; ses lèvres aussi, comme celles d'une mère, pures de toute jouissance.

Un pressentiment d'inquiétude me traversa l'esprit : la bénédiction d'un simple être humain ne vaut pas celle du Seigneur...

Aux premières lueurs du jour, j'entendis de nouveau les voix d'oiseaux parler anglais. L'anglais de ces deux jeunes filles était rapide, pressé et ambigu : « Quarante, cinquante, cinquante-cinq. » « Non, plus de soixante. » Le matin, le son de leur voix devint à la fois bourru et enroué. On aurait dit deux étudiants chinois. « Vieille loque, nous voici à la campagne. » « Parfait. » J'entendis la dernière phrase : « C'est un Chinois ou un Japonais ? »

« Chinois. » Je sortis ma main.

Il n'y avait probablement que trois doigts, pas un de plus, trois bouts de doigts gelés, qui me pincèrent le pouce pour le remettre là d'où il venait — de mon sexe. Puis une nouvelle vague de mots d'anglais : « Eh merde, tu marches sur mes cheveux. » « Vieille campagnarde avec ta jambe en caoutchouc. » « Quand va-t-elle descendre ? » « Eh merde... »

L'aube qui perçait déjà à l'horizon, tel un couteau, découpait très nettement le contour de toutes choses, qui reprenaient leur forme sans équivoque.

« Eh p'tit gars, nous voici arrivés en Écosse ! » hurla le chauffeur, une fois le camion arrêté.

Je fixai le ciel. C'était donc ça le ciel d'Écosse. Les sacs de voyage et les bottes à talons des deux jeunes filles heurtèrent la remorque. J'entendis très distinctement le bruit de leur saut lourd sur le sol, celui de leur argent ainsi que leurs paroles d'adieu : « Au revoir, cher monsieur. » « Joyeux Noël, p'tit gars ! »

Le camionneur tapa sa pipe contre la remorque. Accroupi dans la paille, je fixai des yeux les jeunes filles qui marchaient à contre-jour dans la campagne écossaise. Elles se tenaient par la taille, leurs longs cheveux dorés accrochés, secouant sur la route les franges de leur cartable. Elles marchaient à grands pas et avançaient tout en se balançant sans se retourner. L'hormone injectée en cette nuit de Noël avait déjà disparu en ce jour de Noël, pensais-je, indifférent.

A mon tour, je sautai du camion, dix livres serrées dans ma main.

« Merci, c'est le Seigneur qui vous a envoyé.

— Je n'en veux pas, merci. »

Le camionneur repoussa ma main, puis grimpa dans son camion, la pipe accrochée à la bouche.

« Quelqu'un a déjà payé pour toi. »

Il se glissa dans la cabine et ferma la porte.

« C'est une vieille dame bienveillante, remercie-la donc. »

Il baissa le pouce, répétant ce geste trois fois de suite : « Il te faut continuer ton stop. »

Le camionneur démarra, le garçonnet et le chien tournèrent ensemble la tête vers moi : « Joyeux Noël, le Chinois ! »

27 septembre 1990